

Compte rendu

Ouvrage recensé :

COBB, John B., *Bouddhisme et christianisme. Au-delà du dialogue ?*

par Jean-Claude Breton

Laval théologique et philosophique, vol. 46, n° 1, 1990, p. 120.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400524ar>

DOI: 10.7202/400524ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

John B. COBB, **Bouddhisme et christianisme. Au-delà du dialogue ?**, trad. Marc DESHAYS, préface Pierre GISEL, Genève, Labor et Fides, 1988, 178 pages (15 × 21 cm).

Ce livre, paru aux États-Unis en 1982, présente un double bénéfice au lecteur francophone. Dans sa version française, avec la préface très documentée de Gisel, il retiendra peut-être davantage l'attention que lors de sa parution originale. Traduit, il éliminera aussi la difficulté de lire un ouvrage étranger inspiré par une philosophie (celle de Whitehead) portée par un vocabulaire particulier. Ce double service est offert de façon de maître par l'édition de Labor et Fides.

Ce n'est toutefois pas qu'à titre de traduction que le présent ouvrage mérite une réception enthousiaste. Aussi et d'abord par son information. Cobb retrace de façon précise l'histoire qui a mené au dialogue. Il fait comprendre les enjeux tout en présentant les principaux protagonistes du refus et de l'acceptation du dialogue, et ce tant dans la tradition catholique que dans la tradition protestante, surtout au Conseil Œcuménique des Églises.

Non content de cet accomplissement, Cobb propose une incursion « au-delà du dialogue ». Menée de façon experte, cette incursion paraît parfois tellement convaincante que la tentation vient d'éliminer le point d'interrogation.

Au-delà de l'impérialisme et du relativisme (pp. 18ss), inspiré par ce que pourraient être de nouveaux rapports entre judaïsme et christianisme, Cobb entrevoit ce dépassement du dialogue comme bien différent d'un effort de conversion. Il ne s'agit pas de convertir l'autre, ici le bouddhiste, au christianisme, ni le chrétien au bouddhisme, mais d'ouvrir chacune de ces traditions à ce que l'autre peut lui apporter (p. 78). Le point d'appui de cette entreprise repose d'ailleurs beaucoup plus sur l'humanité que sur la religiosité (pp. 64ss).

Cobb ne cache pas qu'il met de l'avant une thèse (p. 94) : « En dépit des profondes différences, il n'y a pas de contradiction. » Avec cette conviction, il entreprend la mise en rapport du Zen et du christianisme. Cette réflexion ne souffre pas les résumés rapides : il faut suivre pas à pas l'analyse menée par l'auteur.

Presque convaincante, la démonstration laisse quand même émerger des questions. La démarche de Cobb pousse aux limites extrêmes la compréhension réciproque du Zen et du christianisme. L'auteur ne craint pas d'identifier le chemin que des repères, parfois espacés, permettent d'identifier

entre ces deux traditions religieuses. Même si on garde en mémoire que le but n'est pas la conversion, on ne peut pas s'empêcher de penser à certaines difficultés incontournables, du moins pour le moment. Il ne suffit effectivement pas qu'une réflexion intellectuelle ait « franchi le pont » pour que les tenants de l'une ou l'autre religion osent s'y aventurer. Les lenteurs de l'œcuménisme entre chrétiens, le lourd contentieux historique entre juifs et chrétiens, l'ignorance réciproque de l'Orient et de l'Occident rappellent fortement que la nouvelle compréhension de la mission (p. 168) prendra bien du temps à s'inscrire dans les pratiques.

L'appel est toutefois lancé ; le chemin est esquissé. Il faut être reconnaissant à Cobb (et indirectement au travail de Whitehead) de son audace, et espérer qu'il sera entendu et prolongé.

Jean-Claude BRETON
Université de Montréal

Henri BOURGEOIS, Pierre GIBERT, Maurice JOURJON, **L'expérience chrétienne du temps**. Coll. « Cogitatio fidei », n° 142, Paris, Ed. du Cerf, 1987, 186 pages (13,5 × 21,5 cm).

Ce volume est né d'un cours interdisciplinaire sur l'expérience de la temporalité, donné à la faculté de théologie de Lyon. Il est en deux volets : historique et réflexif.

Le volet historique s'ouvre avec un sondage à la période patristique, chez Clément de Rome, Irénée et Augustin. Plus largement, l'étude note le « détournement du temps » pratiqué par les chrétiens de l'époque, notamment à l'intérieur de leur activité liturgique. Le bibliste intervient ensuite pour nuancer l'interprétation traditionnelle de la conception biblique du temps, à savoir celle du temps linéaire opposé au temps cyclique des païens. Il reprend alors la thèse de Lacoque voulant que le temps linéaire soit celui de la foi et de l'espérance tandis que le temps cyclique soit celui de l'expérience. Dans le Nouveau Testament, la notion première serait celle de « temps du salut ». L'étude suivante esquisse l'évolution de la réflexion philosophique occidentale sur la notion de temps. Elle en arrive à dégager deux axes privilégiés de réflexion : celui qui oppose le temps de la nature au temps du sujet ; celui du temps de la continuité opposé à celui de la nouveauté. La foi chrétienne ferait éclater ces oppositions en proposant un « tiers temps » (Ricœur) entre celui du cosmos et de la